

LE DRAME DE ROSMEUR

PREMIERE PARTIE

LE MYSTERE

I. — LE VOYAGEUR

Le train qui arrive à deux heures et cinquante de l'après-midi, venait de s'arrêter devant la petite gare de Plouaret. Quatre personnes en descendirent : une paysanne en coiffe du pays, un agent de police, un ecclésiastique et un homme de trente à trente-cinq ans, de taille moyenne, maigre et d'assez frêle apparence.

Sans s'occuper des voyageurs ni du train, avec lesquels il n'avait plus rien de commun, il traversa les rails, remis son ticket au préposé de la porte, et parut hésiter un instant sur le parti à prendre. En face de la gare, de l'autre côté de la route, se dressait une vaste auberge, décorée du nom d'hôtel.

Le voyageur y entra et fut accueilli par une femme de taille avantageuse, aux traits régulièrement beaux, à laquelle il demanda à déjeuner.

La femme eut un certain trouble. Manifestement, une telle question l'embarrassait.

— Monsieur, — répondit-elle, avec une timidité bienveillante que toutes les femmes de Bretagne ont dans l'attitude et le ton, — il est trois heures. C'est un peu tard pour déjeuner. Mais je puis vous donner des œufs, une côtelette de mouton, de la salade.

— Ce que vous me donnerez me suffira, madame, — répondit le voyageur avec un sourire empreint de bonté, qui, tout de suite, conquit l'hôtesse. — L'essentiel est que je mange, car je meurs de faim... littéralement.

Sur un signe de l'aubergiste, il entra dans la salle à manger partagée par une longue table d'hôte. De vieux buffets en garnissaient les murs.

Le voyageur regarda distraitemment la pièce et ne vit rien d'intéressant.

Il traversa la salle et revint aux fenêtres ouvrant sur la campagne. Une vallée d'une verte profondeur s'étendait sous son regard, tapissée de velours, riant à l'œil avec ses arbres tassés dans les bas-fonds, ses sommets en partie dépouillés ou vêtus de genêts épineux et de fougères. Tout au fond, le clocher massif et dentelé de Plouaret se dressait sur un ciel d'une merveilleuse pureté.

— Mon pays ! — prononça l'inconnu avec une religieuse émotion. — La terre de mes pères, la patrie vraie ! La Bretagne.

Il revint vers la table et tira de sa poche une enveloppe et de cette enveloppe une simple feuille de papier jaunie par le temps, sur laquelle on ne lisait que deux mots d'une écriture tremblante et brisée.

— Souviens-toi !

— Je me souviens, dit-il à voix basse, tandis que l'expression attendrie de son visage faisait brusquement place à un nuage sombre plissant son front et mettant de fauves lueurs dans ses prunelles.

L'hôtesse rentrait, portant le premier plat, s'excusant sur la pauvreté du menu. Le voyageur la rassura en quelques mots. Il n'était pas gourmet et ne mangeait que pour soutenir ses forces. Puis il s'enquit du pays, des routes pour atteindre la côte.

Les réponses furent satisfaisantes par leur précision.

Encore devrait-il retenir une voiture de louage, aucun service public ne reliant les diverses localités désignées.

Le voyageur remercia son hôtesse, paya le modeste déjeuner et, d'abord un peu indécis, finit par se résoudre à retenir une voiture.

L'instant d'après, il avait fait ses conditions, et, plaçant sa valise dans le caisson d'un fort cabriolet, il s'installait commodément sur les coussins, après avoir fait rabattre la capote, inutile sous un pareil ciel.

Le véhicule s'ébranla au trot vigoureusement relevé d'une forte bête du pays, au pied sûr et habitué à ces côtes ardues. Il s'enfonça dans un dédale de luxuriantes vallées où les chênes alternaient avec les châtaigniers et les ormeaux.

Chemin faisant, l'inconnu interrogeait son guide, qui lui répondait à la manière d'un cicérone, mettant les noms sur les clochers aperçus au hasard de la route.

Tout à coup, le voiturier étendit son bras vers le nord et, désignant un épais bouquet d'arbres que dominait une masse grise :

— Voilà le château de Rosmeur, monsieur, dit-il.

L'inconnu eut un brusque tressaillement. Ses yeux se fixèrent sur le point désigné. Il devint immobile et tout son être parut s'absorber dans une tension continue et tenace de sa volonté.

En même temps sa poitrine se souleva sous de violents battements, et le voiturier, touché lui-même par cette émotion, crut voir des larmes briller sous les paupières du voyageur.

Le château de Rosmeur était une sorte de ruine datant du quinzième siècle, à en juger par les deux tours rondes qui se dressaient à chacun de ses angles, sur la face dominant la mer. Assis sur une haute et âpre colline, il regardait le nord-ouest, bâti là, sans aucun doute, et posé sur ce point culminant comme une sentinelle vigilante qui surveillerait l'Angleterre.

Les yeux de l'inconnu fixèrent longtemps l'altière ruine et son socle titanique.

Une heure plus tard, le cheval descendit la côte ardue qui mène à Saint-Michel-en-Grève, puis traversant le pauvre et pittoresque village dont l'église et le cimetière, protégés par une levée de pierre, s'enfoncent dans la mer comme l'étrave d'un vaisseau, il s'élançait sur l'admirable route en corniche qui borde pendant plus d'une lieue, cette grève, la plus vaste et la plus imposante de la Bretagne du nord.

La mer était haute et venait de ses lames paisibles lécher la masse des galets sur laquelle court la magnifique chaussée. Le soleil, déjà haut, versait la chaleur et la lumière, du haut de son dôme bleu, sur la nappe plus bleue encore.

On eût pu se croire transporté quelque part sur les bords de la Méditerranée, tant était immense l'éclat de ce saphir merveilleux étalé dans sa ceinture de roches d'or ou de coteaux verts.

L'heure et la température étaient propices aux ébats des baigneurs. Déjà le voyageur avait eu la vue sollicitée par des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants se jouant au milieu des fraîches caresses de la lame, car de Saint-Michel à Saint-Efflam, situé à l'autre bout de l'immense grève, dans un angle ombré et abrité du nord-ouest, se développe une plage de sable fin, couvrant plus d'un kilomètre.

Quelques maisons s'y dressent en bordure de la chaussée ; d'autres escaladent les pentes des premiers mamelons ou se cachent dans la verdure des arbres, sans rien ôter toutefois de sa grandeur ou de sa solennelle majesté à ce paysage sublime.

On arrivait à Saint-Efflam. Un hôtel, quelques

maisons s'enfonçaient au-dessous de la petite chapelle consacrée au grand ermite qui aida le roi Arthus à vaincre le dragon, composent cette station, à peine connue de rares touristes mieux renseignés ou plus curieux que le grand nombre habituel des hôtes de villes d'eaux.

Le voiturier, qui avait ralenti l'allure de son cheval, se tourna vers son voyageur avec une mine un peu embarrassée et lui fit connaître qu'il lui serait impossible de le mener plus loin. Il n'était que garçon au service d'un patron de Plouaret et force lui était de ne pas sortir de sa zone ordinaire d'excursions.

— Mais, — demanda Lebreton, — si je te ramenaient tes pas, te refuserais-tu à mon service ?

— Ah ! dame, non, monsieur, si vous voulez me garder, c'est votre affaire. Seulement, il faudra laisser reposer le cheval.

— Qu'à cela ne tienne, — répliqua le voyageur. — Descends-moi à l'hôtel. Nous y déjeunerons tous les deux, et tu feras manger et reposer ta bête aussi longtemps qu'il te plaira. Ce soir tu me ramèneras à Keravilio. Je veux y coucher.

C'était tout ce que le voiturier pouvait espérer de plus avantageux. Depuis une journée qu'il caressait son client, il avait eu le temps de se faire à ses allures et à son visage, et, en Bretagne, c'est toujours une chose importante de plaire à ses hôtes ou à son cocher, pour qui désire voyager dans les meilleures conditions de confort et de confiance.

En conséquence, Jean-Marie Le Tassart, c'était le nom de l'automédon, débarqua joyeusement l'inconnu devant la porte de l'hôtel, dont le propriétaire, qui était en même temps le gérant, vint le recevoir avec toutes sortes de politesses empressées.

En attendant l'heure de la table d'hôte, — c'est-à-dire midi, — Coaban Lebreton se dirigea, avec plus d'indifférence que de curiosité, vers la terrasse de galets sur laquelle se dressaient quelques cabines, et dont une demi-douzaine de planches inclinées, à moitié plongées dans les flots, facilitaient la descente aux baigneurs.

Une trentaine de personnes de tout sexe et de tout âge se trempaient copieusement dans l'eau salée. Des rires, des cris, des exclamations en langues diverses s'y mêlaient en un vacarme assourdissant.

— Don't go down, bady, — appela une voix aiguë de femme.

Les sourcils du voyageur eurent un rapide froncement et sa bouche un pli dédaigneux et amer, tandis qu'il murmurait :

— L'Anglais, l'Anglais, toujours et partout, inévitable. Et ici, il est doublé du rastaquouère. Oh ! ces étrangers !

Il ne s'était point aperçu que, près de lui, se tenait l'hôte, un homme de taille moyenne, à la figure intelligente et fine.

— Eh ! oui, monsieur, — répondit celui-ci avec un sourire, oui, l'inévitable Anglais, le rastaquouère encombrant et poseur, en un mot l'étranger parasite et haineux, que l'envie ronge et qui ne se plaît que chez nous. Que voulez-vous ? C'est comme ça ; il n'y a rien à y faire. Bien plus : il faut s'en réjouir, car, je vous le demande, de quoi vivraient les pauvres hôteliers si cette clientèle-là leur faisait défaut ?

Lebreton se retourna, un peu dépit, assez disposé à remettre à sa place cet importun qui écoutait en plein air les réflexions de ses clients.

Mais le visage qu'il contempla lui parut tout de suite sympathique. Le propriétaire de l'hôtel n'était point un individu quelconque.

Ses traits amaigris et creusés, mais empreints d'une bienveillance mélancolique, semblaient porter le sceau d'une âme énergique qui aurait longtemps lutté contre les obstacles et l'adversité.

Le corps ne répondait pas à cette virilité du regard et de la physionomie. On l'eût dit plié, laminé par quelque rude existence, de celles que mènent hors de France, dans les régions brûlées des tropiques, les aventuriers guidés par la soif de l'or ou la passion de la science.

Cet homme était un déclassé digne de pitié ou un vaincu digne d'estime ? Peut-être l'un et l'autre. Quoi qu'il en fût, il avait gagné les sympathies du